

"Les mains gamines". L'histoire d'un secret qui regarde toute une communauté sur plusieurs générations

Du tu au dit

■ Au cœur du silence, de ce qui a été tu - et en partie, mais en partie seulement, tué -, une parole s'élève. Cinq fois portée, par cinq femmes différentes, liées de très près ou de loin au secret.

Les Mains gamines s'ouvrent par la parole d'une narratrice malade. Elle a une bête dans l'oreille. C'est peu commun.

Cette femme, épouse d'un gros propriétaire viticole, a une femme de ménage. Qui, entre un dépoussiérage et un repassage, s'arrête pour écrire dans un carnet. Voilà, également, une femme peu commune au sein des "gens du commun", comme on appelle toujours les domestiques.

Cette femme est le pivot de l'histoire. Une histoire enfermée dans une province française entre une école, des domaines viticoles et des châtaigneraies. Une histoire ancienne que la femme de ménage libère, comme on distille un alcool fort ou le venin d'une piqûre. Comme elle extrait la bête de l'oreille de Madame. Comme elle arrachera, dans la maison de retraite où elle fait aussi le ménage, des détails à l'institutrice devenue

sourde.

Ce sont donc l'épouse, la femme de ménage, la grand-mère d'un garçon au prénom androgyne, Claude, - un garçon pas comme les autres -, la nièce de ce garçon qui a aujourd'hui l'âge qu'avait la femme de ménage à l'époque où les bouches se cousirent sur le secret, et la vieille institutrice qui vont dévider l'histoire. Déterrer le secret, déboucher les oreilles, ouvrir les lèvres. Mais un secret, un non-dit, un outrage aux vivants, ça fait si mal que la gamine d'aujourd'hui aura des cauchemars de lèvres cousues de force. On veut croire que c'est un mauvais rêve, même si Emmanuelle Pagano laisse l'ambiguïté à la nuit qui clôt l'histoire, ayant choisi de faire entendre la douleur et la protestation, - ce "non" qui parcourt le roman -, au moins autant que la délivrance. Ne pas oublier est le motif ressassant d'un roman qui ne croit pas au pardon parce qu'il serait une absolution.

Dans le dernier tiers du roman, l'ex-institutrice laisse échapper un prénom. En-dehors de "Claude", ce sera le seul dans ce li-

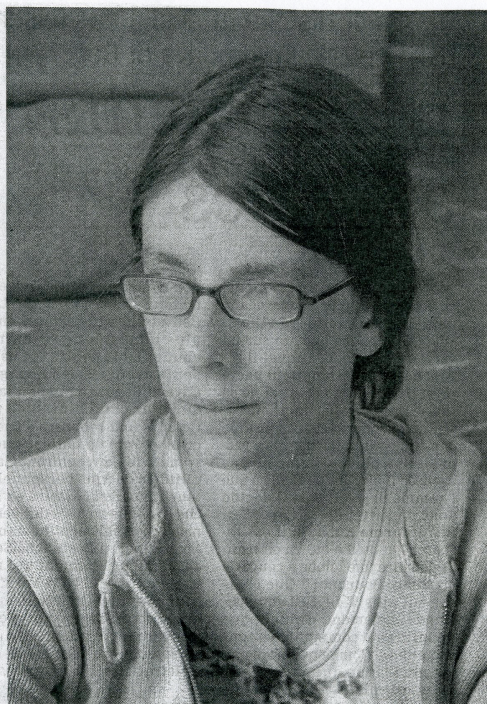
vre aux narratrices sans nom, un prénom échappé d'une phrase qu'elle a manqué dire à l'ancienne élève du CM2 qui avait enlevé ses chaussures lors du cross annuel : "*Cours, Emma, vas-y cours*".

Cette femme de ménage s'appellerait donc Emma, prénom ou diminutif. En partie réelle ou complètement fictive, cette histoire, Emmanuelle Pagano en fait notre part commune, l'enjeu d'une réflexion qui tient très fort les parties de ce livre. Qu'est-ce que le "commun" ? Qu'est-ce qui regarde la communauté ? Comment la singularité enferme ou libère les êtres humains ?

Ardemment écrit, entre violence sourde et célébration de la beauté des paysages, *Les mains gamines* est, en même temps, un livre sous contrôle permanent. Il en faut pour dire l'innommable, pour contenir l'incontenable, pour, qu'à leur tour, les lecteurs refassent le chemin du tu au dit, et du tué au vivant.

CLAUDINE GALEA

▲ "*Les Mains gamines*", d'Emmanuelle Pagano, aux éditions POL, 15 euros.



Emmanuelle Pagano écrit avec maestria l'histoire d'un secret qui traverse les âges et les classes sociales. PHOTO HÉLÈNE BAMBERGER

13-04



Presse Régionale
T.M. : 180 000

☎ : 04 91 57 75 00
L.M. : 550 000

DIMANCHE 28 SEPTEMBRE 2008

La Marseillaise